

# Les soirées littéraires biennoises

Café-restaurant Bierhalle

*Route de Boujean 154*



## Claudine Houriet

« L'étoffe des songes » en 2003, roman, « Syllabes de verdure » en 2005, nouvelles avec photos de Xavier Voirol, « Le temps où nous aimions » en 2008, nouvelles. Nombreuses expos. « Art-Etage » en 2009, Bienne... Une ritournelle qu'on doit trouver lassante. Qu'ajouter à ce qui a été répété tant de fois ? Sinon que, malgré les strates des ans, la passion est intacte. Les mots et les couleurs continuent à me caresser, à m'agresser avec autant de force. Mais la plage devant moi s'étrécit à vue d'œil. J'avais l'infini à fouler au galop ; brusquement, il reste si peu d'espace. Et les projets bouillonnent. Le désir s'impatiente. Tout êtreindre, tout voir, tout entendre. Je me suis

dispersée peut-être. Qu'importe. J'ai vécu intensément. Oui, Michel Onfray : la puissance d'exister. La faculté de s'émerveiller. Sans oublier la face d'ombre du monde. Ses ténèbres d'injustice et de sang. Chercher, tâtonner, désespérer. S'obstiner. « Nous oeuvrons dans le noir, dit Henry James. Nos doutes sont notre passion et notre passion réside dans notre tâche. Le reste est la folie de l'art. » Etre fidèle à sa musique intérieure. Qu'est-ce que l'art aujourd'hui où l'outrance, l'argent, le bluff mènent la danse ? Une danse délétère et macabre. Que signifie encore la beauté ? Peut-être l'authenticité contre le faux, la sincérité contre le mensonge. Peut-être ce moment si rare de la création où l'on frôle l'ineffable, le miracle qui nous permettrait de nous arracher à

nos limites pour parvenir à l'essence même des choses. A ce qui touche une vérité humaine universelle. Les années s'accroissent, nous apprenant l'humilité. « Accepter, avec Yvette Théraulaz, de n'être que le brouillon de ce qu'on aurait voulu être. » Le sourire des disparus brille dans les étoiles. Celui des petits-enfants vivifie. Les bibliothèques croulent sous les livres, compagnons indispensables. Une à une, les perles de verre, de jais, d'argile s'ajoutent au collier des jours. Quand le collier se rompra, j'aimerais qu'elles tintent, allègres et tristes, comme la mélodie d'une clarinette yiddish. « Le temps où nous aimions ». L'amour. Toujours. Jusqu'à la fin du temps.